

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 87 - 1992 - Fasc. 4

SOMMAIRE

- Les Aqueducs antiques de Vienne :
les Restaurations du XIX^e siècle
par Claire MARCELLIN
- Les Réalisations Sociales des Établissements
PASCAL-VALLUIT entre les deux guerres
par Robert MICHALON
- Les Grottes de CANCANNE
par Gabriel CHAPOTAT

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES «AMIS DE VIENNE»

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour «répandre la connaissance de l'histoire de la Ville
et des antiquités viennoises» (article premier des statuts).

Pour 1993

Le numéro	35,00 F.
Retraités et étudiants	105,00 F.
Abonnement annuel normal	125,00 F.
Abonnement de soutien	150,00 F.

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des «AMIS DE VIENNE», Office de Tourisme, cours Brillier, 38200 VIENNE.
C.C.P. «Amis de Vienne» - LYON 185-71 J.

Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles
l'entière responsabilité des opinions émises.

EN COUVERTURE :

Mosaïque du Musée Saint-Pierre de Vienne

ATTENTION !

TOUS LES ABONNEMENTS COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER

*Avec ce bulletin,
votre abonnement de 1992 est terminé.
Nous vous prions donc de payer
dans les meilleurs délais
votre cotisation pour 1993*

MERCI.

— POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS —

**FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN
DES « AMIS DE VIENNE » POUR L'ANNÉE 1993**

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

TARIF ABONNEMENT pour 1993 :

Abonnement de soutien 150 F.
Abonnement normal 125 F.
Étudiants - Retraités 105 F.

A retourner, accompagné du règlement par :
chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« Amis de Vienne » - Office du Tourisme - Cours Brillier - 38200 VIENNE

ACTIVITÉS

— 5 JANVIER 1993

La vie quotidienne à travers le mobilier du Directoire à la période Restauration.

— 26 JANVIER

La vie quotidienne à travers le mobilier sous Louis-Philippe et Napoléon III.

— 2 FÉVRIER

Le repas au XIX^e siècle : le Service à la Russe et son décor.

— 4 FÉVRIER

Visite du Musée des Arts Décoratifs de Lyon : Faïence, porcelaine, orfèvrerie.

Ces conférences auront lieu à l'Hôtel de la Poste, Cours Romestang à Vienne, aux dates indiquées ci-dessus, à 14 h. 15

60 F. pour 1 conférence.

— Samedi après-midi, 27 MARS

Visite du Musée de la Mine à Saint-Étienne ainsi que le Musée d'Art et d'Industrie. Départ 13 h. 30 à la gare routière. Prix 75 F. Se faire inscrire à l'Office de Tourisme ou par téléphone auprès de Mme SEGUIN au 74.85.27.89 ou d'André HULLO au 74.53.39.29.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 87 - 1992 - Fasc. 4

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

AMIS DE VIENNE



Publié avec le concours du Conseil Général de l'Isère, des villes de Vienne, Sainte-Colombe et Saint-Romain-en-Gal.

LES AQUEDUCS ANTIQUES DE VIENNE : LES RESTAURATIONS DU XIX^e SIÈCLE

par Claire MARCELLIN

A Vienne, l'importance du nombre de canalisations de plomb, mais aussi de bassins, artisanaux ou d'agrément, et même de thermes, privés ou publics tend à prouver l'abondance de l'approvisionnement en eau. Effectivement, plusieurs aqueducs romains sont connus et font partie intégrante du paysage, puisque certains d'entre eux sont visibles à l'entrée Est de la ville, en contrebas du mur du cimetière, puis le long de la vallée de la Gère jusqu'au lieu-dit "Charlemagne". Ainsi, leur existence, voire leur tracé reste inscrit dans les mémoires au point d'alimenter des légendes telle que celle colportée par N. Chorier au milieu du XVII^e siècle : les troupes de Gondebaud seraient entrées par une canalisation dans Vienne que Clovis tenait assiégée. *"Quelques-uns de ces aqueducs, qui avaient leur issue hors de la ville, leur furent un chemin par lequel elles y pénétrèrent sans être découvertes; elles gagnèrent ainsi la victoire, que peut-être des années entières ne leur auraient pas donnée"*. (1)

(1) N. CHORIER, Nouvelles recherches sur les antiquités de la ville de Vienne, Lyon, 1658-1659 édité par M. Cochard : Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne, nouvelle édition, conforme à celle de 1659, revue et corrigée et considérablement augmentée des inscriptions et antiques trouvés jusqu'à ce jour, Vienne, 1846, 554 p. p. 380.

Au-delà de cette légende, N. Chorier est le premier auteur à jeter un regard historique sur ces monuments. Son exemple fut suivi par les auteurs du XVIII^e siècle tel que P. Schneyder, mais c'est surtout au début du XIX^e siècle, et grâce à une idée du maire de la ville de Vienne, Paul Teisserre, Chevalier de Miremont, que l'on s'intéresse et redécouvre ces ouvrages. En 1820, M. de Miremont envisage la réutilisation de ces anciennes canalisations pour améliorer la distribution en eau de la ville. Ainsi, dès l'année 1822, la ville de Vienne est alimentée grâce aux aqueducs antiques, mais plusieurs campagnes de travaux furent nécessaires pour améliorer le système de captage, augmenter le débit de ces canalisations ou restaurer les différents conduits.

Après une brève présentation du réseau hydraulique antique de Vienne, c'est l'historique de ces différentes campagnes de restauration et, au-delà, les éléments nouveaux que les documents d'archives ont apportés que nous nous proposons de présenter dans cet article (2).

I - Les aqueducs romains de Vienne : présentation

L'examen des vestiges encore visibles des aqueducs viennois permet de constater que ces ouvrages entrent parfaitement, par leur mode de construction, dans les canons établis dans l'Antiquité par les ingénieurs romains : entièrement élevés en petits moellons, ils sont constitués d'un radier formant la base l'édifice, sur lequel s'élèvent deux piédroits couverts d'une voûte en plein cintre. L'intérieur est enduit, jusqu'au sommet des piédroits, d'un mortier de couleur rose, appelé béton de tuileau car constitué de chaux et de briques (ou tuiles) pilées, qui assure l'étanchéité de la canalisation et évite également toutes les "pollutions" pouvant provenir de l'extérieur surtout lorsque, comme à Vienne, la majeure partie du tracé des conduits s'effectue en souterrain.

Malgré cette dernière particularité, qui rend souvent difficile le suivi du tracé, un repérage systématique des tronçons encore visibles, ainsi que l'étude des textes des nombreux auteurs y faisant référence nous a permis de mieux cerner et de clarifier les différents problèmes du tracé de ces ouvrages.

(2) Cet article est le résumé d'une partie d'un travail fait sur les aqueducs de Vienne (Claire MARCELLIN, les aqueducs de Vienne, TER d'archéologie, Grenoble II, 1992) dont le but était également d'établir une cartographie des tronçons d'aqueducs connus. Cette étude s'intègre dans un programme de recherche mis en place depuis plusieurs années par le Ministère de la Culture sur l'urbanisme de l'agglomération viennoise (Vienne, St-Romain-en-Gal et Sainte-Colombe). Participent à ce programme l'équipe du Service Régional de l'Archéologie, l'équipe archéologique du Département du Rhône et celle de la ville de Vienne.

Si tous les aqueducs ont bien pour origine le vaste réservoir que constitue le bassin de la Gère, leur présence n'a pu être prouvée que dans deux des principales vallées qui entourent la ville de Vienne : la vallée de la Gère (et ses affluents) et la vallée du ruisseau de Saint-Marcel.

Dans la vallée de Saint-Marcel, un sondage effectué en 1991 sur la rive gauche du ruisseau, sur le flanc Nord de la colline de Saint-Just, a permis de mettre au jour un de ces conduits, dont nous ignorons toutefois la provenance. Jusqu'à présent, aucune autre canalisation n'a pu être repérée dans cette vallée.

La configuration du tracé des aqueducs étagés sur le versant Sud de la vallée de la Gère est beaucoup plus complexe :

- Le plus haut est un aqueduc de très grande taille (2,30 m de hauteur sous voûte et 1,85 m de largeur de piedroit à piedroit). Il s'agit de l'aqueduc visible en contrebas du cimetière et le long de la Départementale 41 (Route Neuve), ancien Chemin des Aqueducs (Fig. 1). Son lieu de captage est inconnu. Un conduit d'une taille semblable a été mis au jour sur la rive droite de la Vésonne à Estrablin (opération de sauvetage, 1983) mais il n'est pas certain que ces deux tronçons appartiennent à un même ouvrage.
- Le plus bas a également pu être repéré sur le terrain. On le retrouve en plusieurs endroits dans la vallée : dans le jardin public du

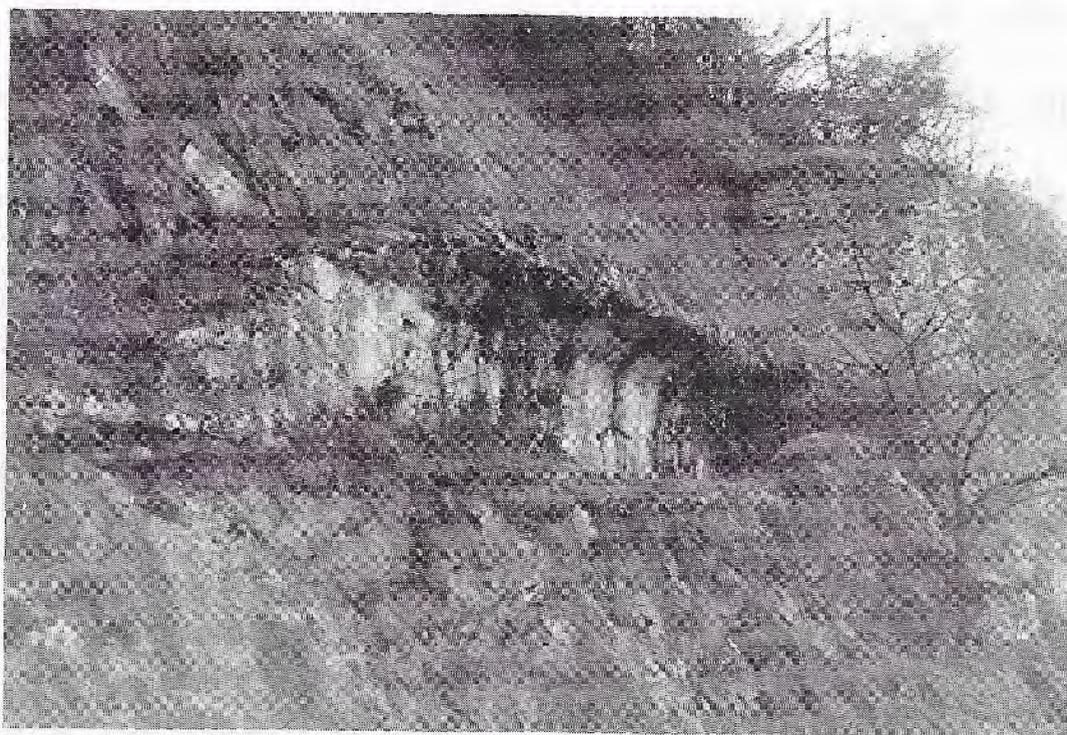


Fig. 1 : Grand aqueduc à l'entrée Est de la ville de Vienne.

faubourg de Pont-Évêque, près de la Champignonnière située au même lieu, et enfin en aval au lieu-dit "La Rava" (3). Tout porte à croire que cet aqueduc est issu d'un barrage situé dans la rivière de la Suze, à quelques mètres en amont de son confluent avec la Gère : les dimensions des différents tronçons que nous avons retrouvés (dont celui qui fait suite au barrage) sont similaires, et l'altitude peu importante de cet aqueduc à son point de départ - dans le lit de la rivière - concorde avec la position basse des vestiges retrouvés dans la vallée de la Gère.

- Entre ces deux conduits, d'autres tronçons ont été localisés. L'un d'entre eux serpente le long de la Départementale 41, en aval du lieu-dit "Gémens", puis traverse la Suze au lieu-dit "l'Octroi" : cet aqueduc fait partie de ceux qui ont été restaurés au XIX^e siècle. Un autre tronçon restauré se trouve au lieu-dit "La Rava", en dessous de la route. Enfin, un dernier ouvrage est visible en contrebas du mur du cimetière de Vienne; seul le sommet de son piédroit Sud émerge du niveau du sol. Au seul examen de ces différents tronçons - dont deux sont restaurés - il était impossible de déterminer leur appartenance ou non à un même aqueduc et donc de savoir si trois, quatre ou cinq aqueducs empruntaient la vallée de la Gère.

C'est essentiellement à partir des documents d'archives (3 bis) concernant les travaux exécutés au XIX^e siècle pour la restauration et la réutilisation des aqueducs que nous avons pu déterminer la nature des liaisons entre ces tronçons, en reconstituant les différentes étapes de cette restauration.

II - Historique des restaurations des aqueducs de la vallée de la Gère

Ces documents d'archives sont composés d'éléments de différentes natures : on y trouve de nombreuses lettres mais aussi des devis, des extraits des registres de délibération du conseil municipal, des rapports et également quelques plans. Pour l'essentiel, ces archives concernent les aqueducs issus ou passant à Gémens puisque les travaux de restauration ont porté essentiellement sur cette zone de la vallée de la Gère et jusqu'à la place Jouvenet à Vienne, lieu d'arrivée des conduits.

Au début du XIX^e siècle, la ville de Vienne n'était alimentée en eau que par des puits, creusés dans les nappes d'infiltration du Rhône et de la Gère. En 1822, M. Paul Teisserre, chevalier de Miremont, alors maire de la Ville, commença à s'intéresser aux aqueducs antiques.

(3) Ce lieu-dit est cadastré sans "t". Peut-être est-ce une forme "patoisante" de ravin.

(3 bis) Les différents documents que nous citons proviennent des Archives Départementales de l'Isère, des Archives Municipales de la ville de Vienne et du Service des Eaux de la ville de Vienne, que nous tenons vivement à remercier.

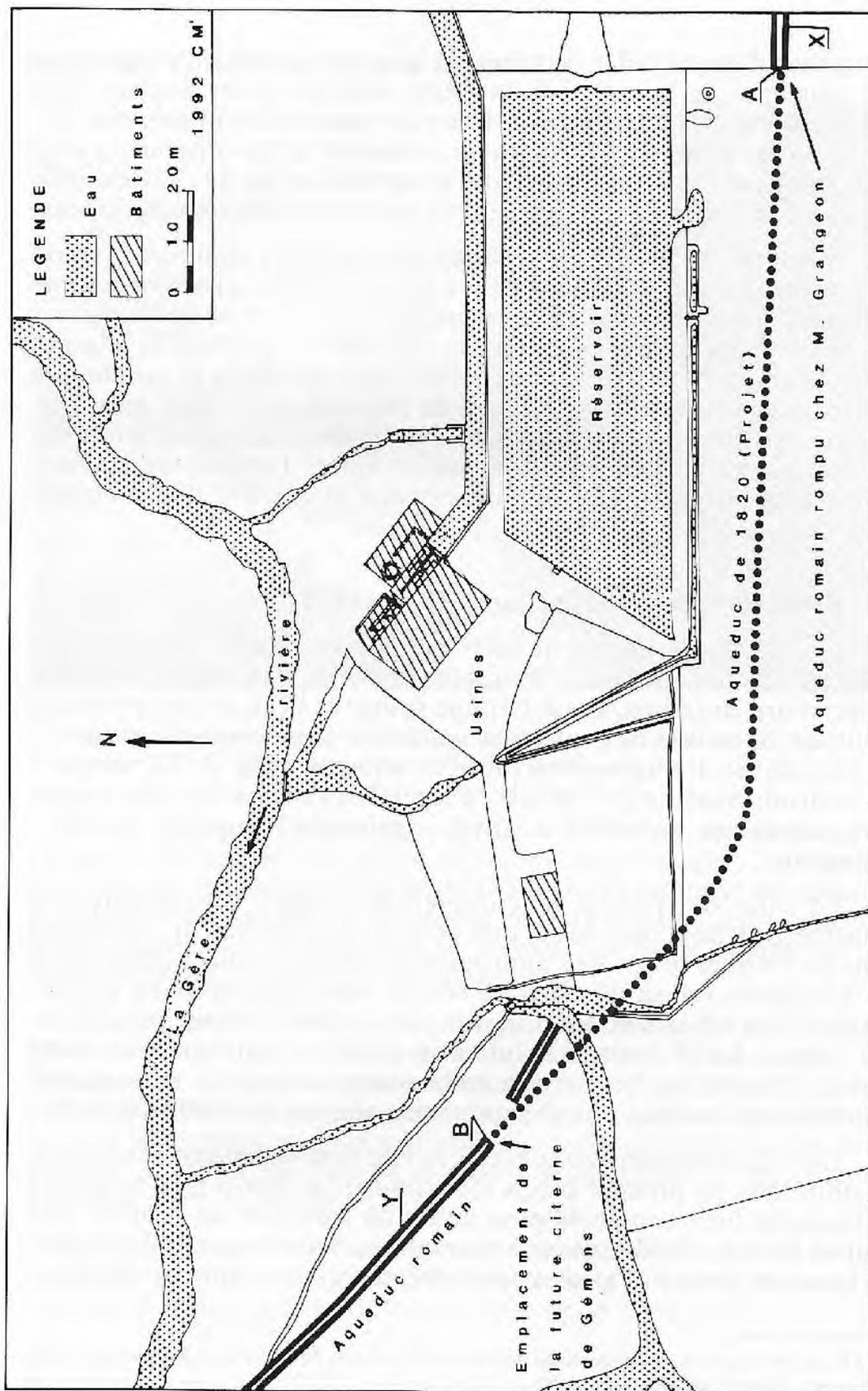


Fig. 2 : Plan du projet de construction de l'aqueduc de 1820 à Gémens, d'après le *Plan des usines et propriétés environnantes appartenant à M. Grangeon (Estrablin)*, par Elie Raymond, Avril 1820, 1/500^e, conservé aux Archives Municipales de la ville de Vienne, dossier M 12.

Il eut tout d'abord l'idée de réutiliser le grand aqueduc (le plus élevé des aqueducs de la vallée de la Gère), non pas pour amener l'eau potable à Vienne mais pour constituer un vaste réservoir pouvant être utilisé en cas d'incendie. Rompu au niveau de la Rava par le passage d'un ruisseau - qui aurait servi à l'alimentation du dit "réservoir" - cet aqueduc était en bon état jusqu'au niveau du cimetière de Vienne.

Mais, M. de Miremont se rendit rapidement compte de l'intérêt qu'il y aurait à capter directement, à l'aide des aqueducs, des sources jaillissant à Gémens, non plus seulement dans le but de constituer des réserves mais pour alimenter la ville en eau potable. Il chargea alors M. Berger, terrassier, de fournir un rapport sur le nombre, la situation et l'état de conservation de ces ouvrages. C'est ainsi que furent entrepris, dès l'année 1820, des travaux de restauration des conduits. Au cours du siècle, plusieurs autres tranches de travaux eurent lieu, jusqu'en 1895, pour augmenter la quantité d'eau amenée à Vienne.

Première tranche de travaux : 1820 - 1822

Dès 1820, on découvrit qu'il existait au moins un aqueduc à Gémens, sur la commune d'Estrablin. En effet, Melchior Grangeon, propriétaire en ce lieu, possédait une source et l'eau qui en provenait jaillissait "*à travers de gros blocs masquant la maçonnerie romaine*" (4) (Fig. 2, A). Il s'agissait en fait d'un aqueduc (Fig. 2, X), rompu à cet endroit, dans un pré appelé "Cléchet". Les eaux de cette source rejoignaient un réservoir à l'aval, également propriété de M. Grangeon.

La ville de Vienne se considérant comme propriétaire des aqueducs, et donc des eaux que ceux-ci transportaient, envisagea dans un premier temps de s'approprier la source et son conduit. Mais M. Grangeon refusa de céder sa source sans indemnités en contrepartie, et des experts furent nommés par la ville de Vienne pour négocier l'achat. Le 29 Août 1820 fut enfin arrêté un traité entre les deux parties : la ville de Vienne acheta la source et le droit de restaurer l'aqueduc qui en était l'origine pour une somme de 6000 francs (5).

Dès l'établissement de ce traité, la ville fit commencer les travaux. Il fallut dans un premier temps sélectionner les tronçons d'aqueducs suffisamment bien conservés pour servir au transport de l'eau. L'idée était en effet de réutiliser tour à tour telle ou telle longueur d'aqueduc en fonction de son état de conservation; ces tronçons furent donc

(4) Extrait des registres de délibération du conseil municipal, Archives Municipales de la ville de Vienne, 2 Avril 1897, Dossier M 12.

(5) Acte du traité entre la ville de Vienne et le sieur Grangeon, 29 Août 1820, Archives Municipales de la ville de Vienne, Dossier M 12

consolidés et reliés les uns aux autres (Fig. 3).

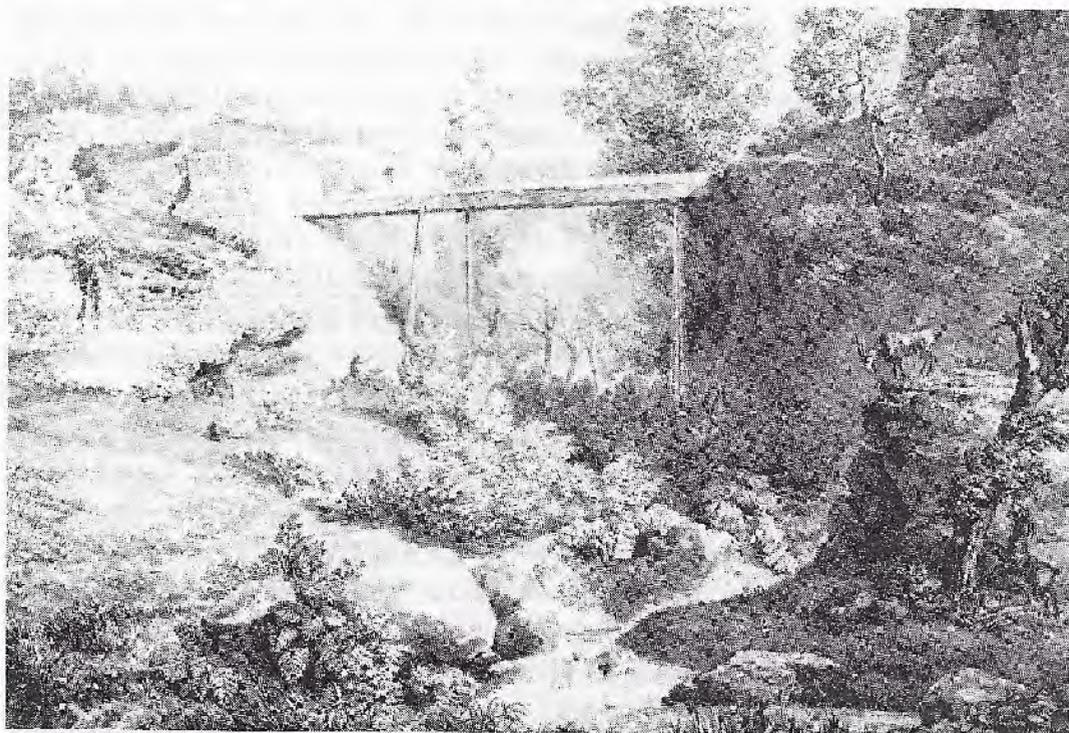


Fig. 3 : Gravure de F. Rey représentant la vallée de la Rava en 1831.
Deux des tronçons d'aqueducs romains sont reliés par une construction de bois.
(E. Rey et E. Vietty, *Monuments romains et gothiques de Vienne en France*,
Paris, Firmin-Didot, 1831, Planche IV).

A ce sujet un "Extrait d'une notice sur les eaux des aqueducs de Vienne", rédigé par M. Ollieu (6), nous apprend que, lors de ces travaux, une équipe serait partie de Gémens en restaurant un aqueduc tandis qu'une autre partait de Vienne en restaurant un autre conduit : on fut ainsi dans l'obligation de "verser l'un dans l'autre, ce qui occasionna une perte de dix pieds de pente !".

Dans le même temps, on entreprit à Gémens la construction d'un canal destiné à relier le tronçon romain rompu chez M. Grangeon à un bassin appelé "citerne de Gémens" (Fig. 2, B) qui permit à l'aval la liaison avec un deuxième aqueduc antique (Fig. 2, Y). Cette jonction est à l'origine d'une deuxième perte de débit puisque le radier de l'aqueduc moderne fut construit 80 cm plus haut que celui du conduit amont.

Néanmoins, à la fin des travaux, après déblaiement et restauration, le débit du captage de Gémens atteignit 225 litres par seconde alors qu'il n'était que de 70 litres par seconde auparavant.

(6) Extrait d'une notice sur les eaux des aqueducs de Vienne, dressée en 1842 par M. Ollieu qui exerça la fonction de voyer, architecte de la ville de Vienne de 1811 à 1832, Archives du Service des Eaux de la ville de Vienne.

Deuxième tranche de travaux : 1867 - 1888

Un rapport de M. Gauthier, architecte voyer nous apprend que *“Dès les premières années d’usage, à partir de 1822 jusqu’en 1835, époque à laquelle le moulin Grangeon fut remplacé par une papeterie qui entraîna le déplacement du canal d’alimentation et de la prise d’eau sur la Gère, le tout pour le service de la nouvelle usine, les eaux de la ville faiblirent sensiblement à partir de cette dernière époque, au point d’insuffisance pour les besoins de la ville”* (7). Grâce à une note concernant les différents jaugeages établis de 1820 à 1896, on constate effectivement que le débit de l’aqueduc de Gémens baissa jusqu’à 77 litres par seconde et retrouva donc pratiquement le débit qu’il avait avant restauration.

En 1867, pour essayer de pallier cette baisse, la ville de Vienne acheta la source Boissonnet, que captait déjà l’aqueduc, mais dont elle devait restituer une partie du volume au propriétaire, qui était alors Madame T.C. Jullien, veuve de Denis Crapon. En outre, les différents tronçons souvent réutilisés sans véritables restaurations le long de la vallée de la Gère, présentaient de nombreuses fuites qu’il fallut enrayer. Ces dernières réparations furent exécutées en deux temps : en 1876 de Gémens jusqu’à Charlemagne, puis en 1887 de Charlemagne jusqu’à la place Jouvenet à Vienne. Il était également en projet de remplacer les tronçons passant sous le cimetière par des tuyaux de fonte, ceci pour éviter *“la pollution due à cette situation”* (8).

De même, il devenait indispensable de déblayer la partie de l’aqueduc en amont de la source Grangeon, qui ne l’était que sur quelques mètres et menaçait ruine. Ces travaux, commencés en 1888, permirent de constater que l’aqueduc de Gémens captait ses eaux beaucoup plus en amont. Ainsi, toujours sur la commune d’Estrablin mais en amont de Gémens, près du moulin dit de *“La Merlière”*, on découvrit un des regards de l’aqueduc dans le lit même de la rivière de Gère (9). Par ce regard s’échappait une bonne partie des eaux conduites par l’aqueduc, ce qui expliquait en partie la baisse du débit.

Rappelons que la libre circulation de l’eau était également gênée par la différence de niveaux qui existait entre le radier de l’aqueduc moderne construit dans le clos Grangeon (devenu depuis la propriété de M. Bonnefous) et la citerne de Gémens à l’aval. La ville

(7) *“Reconstruction d’une partie de l’aqueduc des fontaines publiques, entre la citerne de Gémens et 400 m. environ à l’amont”*, M. Gauthier, architecte voyer, 29 Juillet 1898, Archives du Service des Eaux de la ville de Vienne.

(8) Rapport de l’agent voyer sur la restauration des aqueducs et la pose d’un tuyau de fonte dans la traversée du cimetière, 5 Avril 1881. Archives du Service des Eaux de la ville de Vienne.

(9) Les regards sont des ouvertures maçonnées pratiquées dans la voûte de l’aqueduc qui permettent le passage d’un homme en cas de nettoyage ou de réparations à effectuer à l’intérieur du conduit.

décida donc en 1888 de reconstruire cet aqueduc, projet qui échoua dans l'immédiat, d'une part parce que M. Bonnefous s'opposait à ces travaux (10) et aussi par manque de fonds. Ainsi, ce n'est qu'en 1894, date à laquelle le clos Bonnefous (ancien clos Grangeon), fut vendu pour moitié à M. Tremeau (11) que l'on pu réellement envisager des travaux de nivellement.

Troisième tranche de travaux : 1894 - 1898

Pour résoudre ce problème de niveaux, une nouvelle citerne fut construite, non plus à l'aval, à la jonction du conduit moderne et de l'aqueduc qui devait transporter les eaux jusqu'à Vienne, mais à l'amont, à l'emplacement de la source Grangeon, au raccord entre l'aqueduc en provenance de la Merlière et le conduit moderne de 1820 (Fig. 4 A'). A partir de cette nouvelle citerne, l'aqueduc de 1822 ne fut pas réutilisé mais remplacé par une construction neuve qui aboutissait à l'est, après un parcours de 238 m. dans une seconde citerne construite à cette occasion, pour remplacer la première (la citerne de Gémens) (Fig. 4, B').

Dans le même temps, les restaurations de l'aqueduc romain en amont de la source Grangeon furent reprises. Après examen du conduit et étant donné son mauvais état de conservation, la construction d'un nouvel aqueduc directement dans le *specus* (12) de l'ancien fut décidée. Une partie du projet, qui prévoyait cette reconstruction jusqu'au niveau du regard de la Merlière ne fut jamais achevée.

A la suite de ces remaniements et reconstructions, le 12 Juin 1895 le débit de l'aqueduc atteignit 276 litres par seconde.

III - Éléments nouveaux apportés par l'étude des documents d'archives

Comme nous venons de le voir, les documents d'archives ont été une aide précieuse pour retracer l'historique des restaurations des aqueducs de Gémens et de la vallée de la Gère. Ils nous ont également permis de mieux cerner les problèmes du tracé de ces aqueducs et de déterminer avec plus de précision le nombre de canalisations présentes dans cette vallée.

Les deux aqueducs que nous connaissons le mieux (le plus haut

(10) Ce dernier avait en effet remanié considérablement les constructions qui existaient sur ce terrain. Il avait créé une papeterie, fait construire un château dont les fondations méridionales étaient établies sur l'aqueduc de 1822 et avait bâti une écurie à l'emplacement même du passage de l'aqueduc moderne.

(11) L'autre moitié fut acquise par les mariés Paul, papetiers.

(12) *Specus* : intérieur du conduit

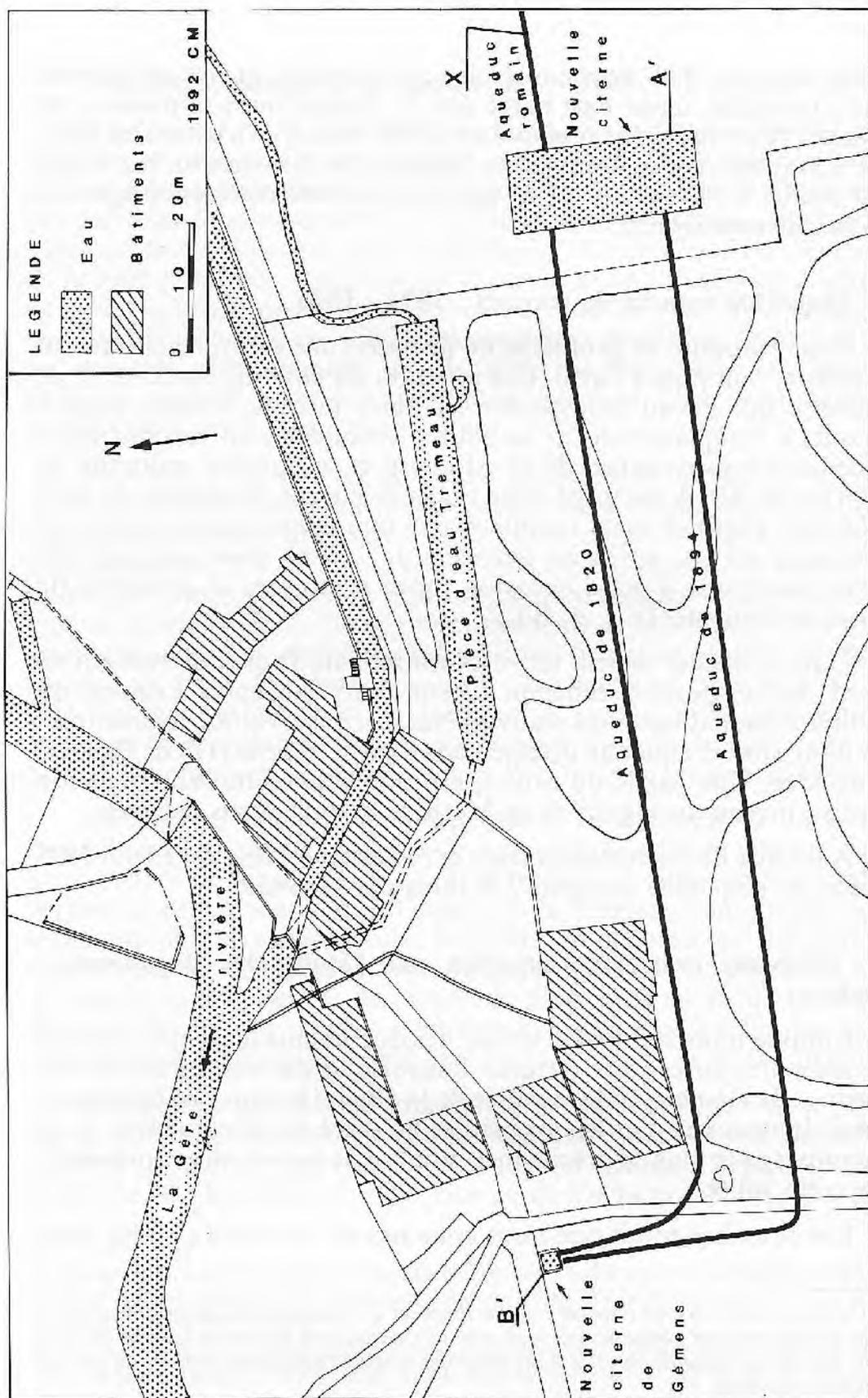


Fig. 4 : Plan de situation des aqueducs de 1820 et 1894 à Gémens, d'après un plan (sans titre) postérieur à 1894, 1/500^e, conservé au Service des Eaux de la ville de Vienne.

et le plus bas sur le versant) n'ont subi aucun travaux de restaurations. Entre ces deux conduits plusieurs autres tronçons sont visibles mais ils peuvent appartenir à un, deux, voire trois aqueducs. Certains auteurs mentionnent même la présence de six conduits dans cette vallée (13) : les deux que nous connaissons bien, trois autres aqueducs étagés entre ces deux conduits externes, et un conduit de très petite taille à une altitude inférieure à tous les autres. Néanmoins ces affirmations sont à prendre avec précaution, car elles sont souvent fondées sur la synthèse des textes des auteurs du XIX^e siècle. Ces derniers s'étant souvent plagiés les uns les autres, en commettant même des erreurs d'interprétation, l'analyse de leurs textes s'avère très complexe.

En revanche, des plans retrouvés dans les différents services d'archives ont permis de mieux définir les liens qui existaient entre ces tronçons. Deux de ces plans sont des profils en long des aqueducs réutilisés pour le transport de l'eau, depuis Gémens jusqu'à leur arrivée sur la place Jouvenet. Nous ne pouvons les reproduire intégralement ici, leurs dimensions l'interdisant (l'un d'entre eux mesure plus de trois mètres de long), mais le schéma de la figure 5 permet de les résumer.

Il permet de constater que sur les 5500 mètres environ de tracé représenté, trois changements d'aqueduc ont lieu :

- un premier raccord s'effectue grâce à la construction moderne d'environ 200 m. de long qui liait la source Grangeon à un autre aqueduc antique. Ces deux conduits sont distincts : celui qui est rompu chez Grangeon est plus bas que celui qui part à l'aval.
- un deuxième changement a lieu 1026 m. à l'aval de la citerne de Gémens. Ici, une chute de 2,50 m a été aménagée. L'eau passe donc d'un aqueduc supérieur à un aqueduc inférieur et demeure dans ce dernier jusqu'à l'entrée de Vienne. Un tronçon d'aqueduc restauré est encore visible le long du pont à la Rava : il est situé immédiatement au-dessus de l'aqueduc que nous reconnaissons être le plus bas.
- enfin, un troisième changement s'effectue au niveau du mur du cimetière. A cet endroit l'eau passe d'un aqueduc inférieur à un aqueduc supérieur par un ressaut de 30 cm. Ce dernier aqueduc conduisait l'eau jusqu'à la place Jouvenet. Il s'agit sans doute du même aqueduc (Y) qui était utilisé de la citerne de Gémens jusqu'à la chute de 2,50 m.

(13) M. MERMET (Histoire de la ville de Vienne durant l'époque gauloise et la domination romaine dans l'Allobrogie, Firmin Didot, Paris 1828) par exemple mentionne 5 aqueducs dans cette vallée, tandis que J. COTTAZ (Les aqueducs romains de Vienne (Isère), Rhodania, Vienne, 1937) ou A. PELLETIER (Vienne antique de la conquête romaine aux invasions Alamanniques, Roanne, Horvath, 1982) mentionnent 6 conduits.

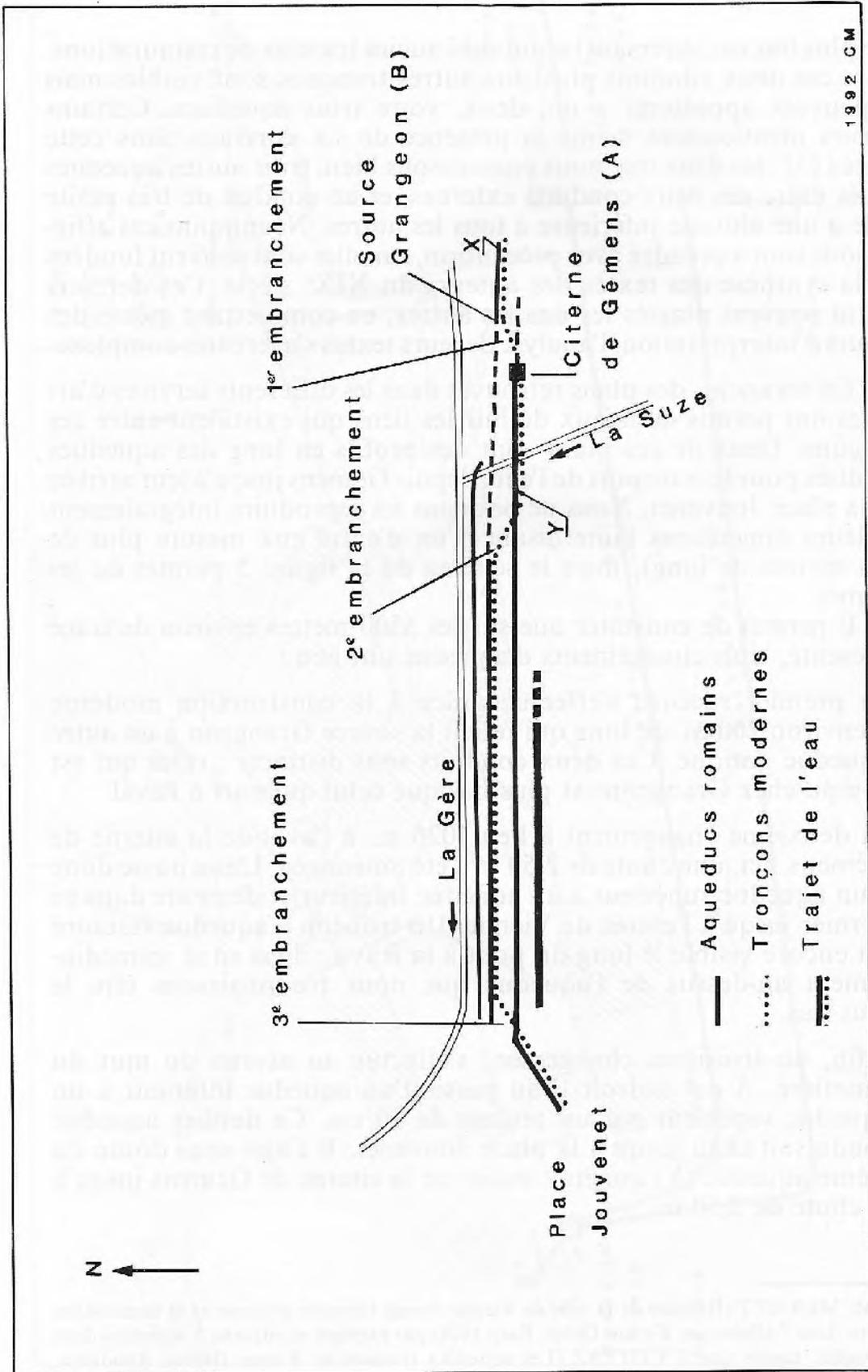
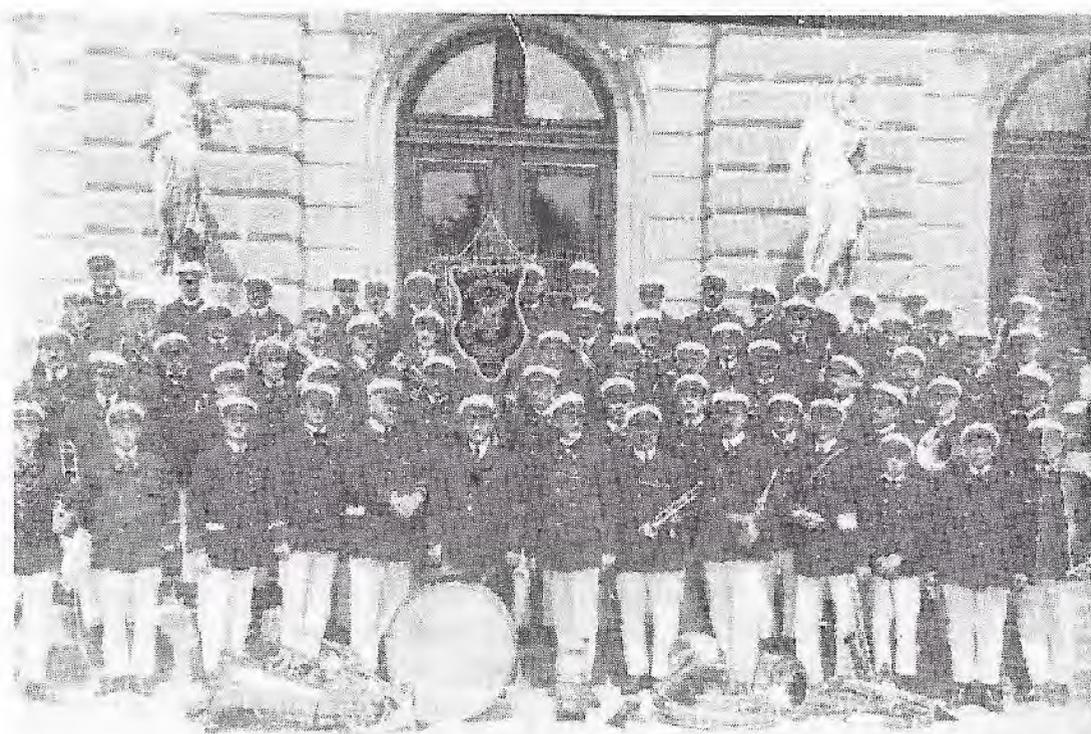


Fig. 5 : Tracé schématique des aqueducs de la vallée de la gère et trajet emprunté par l'eau après restauration des aqueducs.
 D'après le Profil en long de l'aqueduc amenant les eaux de Gémens, 16 Août 1884, 1/2000^e, conservé au Service des Eaux de la Ville de Vienne
 et le profil de l'aqueduc dans la traversée du Clos de Bonnefois, 1/200^e conservé au Service des Eaux de la ville de Vienne.

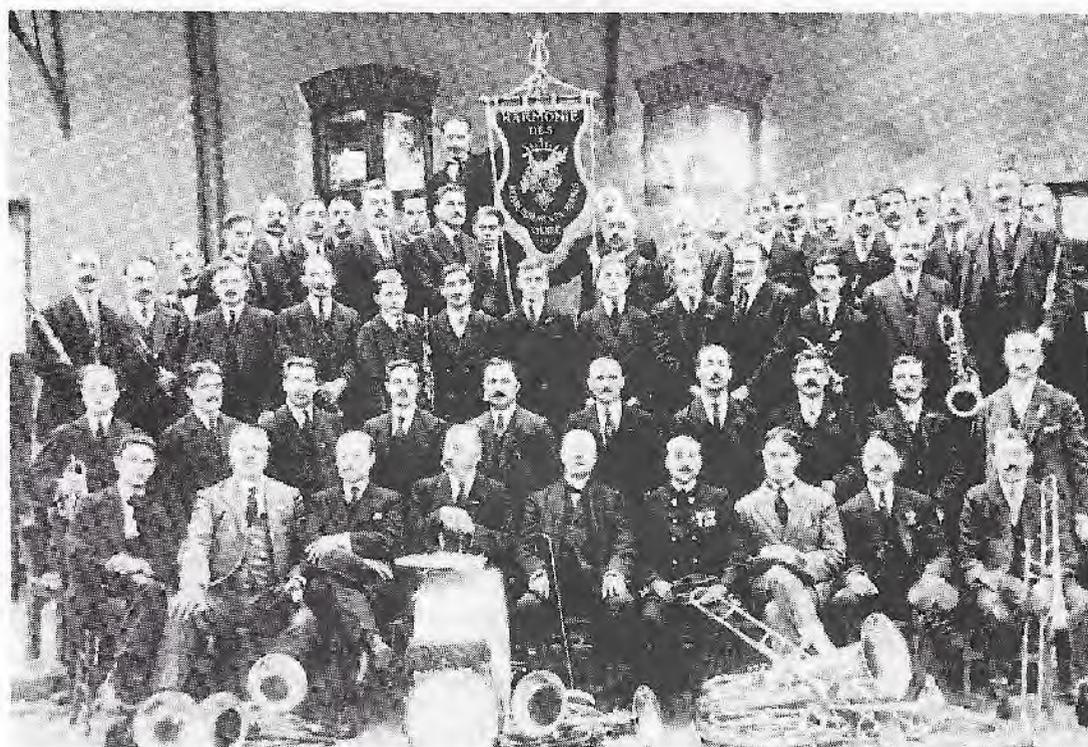
Deux aqueducs ont donc vraisemblablement été restaurés et utilisés pour le transport de l'eau, ce qui nous permet de conclure à la présence d'au moins quatre aqueducs dans la vallée de la Gère. Bien évidemment, l'hypothèse de l'existence d'un, voire de plusieurs autres aqueducs, situés entre le grand aqueduc (le plus élevé) et le groupe formé par les trois autres (les deux conduits réutilisés et le plus bas) n'est pas à exclure.

Ainsi, bien qu'ils ne concernent que les aqueducs de la vallée de la Gère, et ne mentionnent ni les aqueducs de la vallée de Saint-Marcel ni les tronçons que nous avons pu localiser sur les communes d'Eyzin-Pinet ou de Jardin le long d'affluents de la Gère, les documents retrouvés dans les dossiers d'archives se sont révélés d'un intérêt capital pour l'étude des aqueducs de Vienne (14). A travers les lettres, les devis, les actes notariés, il a été possible de reconstituer les différentes étapes qui furent nécessaires à la restauration et à la réutilisation des aqueducs par la ville. Les nombreux rapports, plans, coupes et profils souvent très précis, contenaient également des informations essentielles sur les tracés respectifs de ces conduits. Grâce à eux, nous pouvons affirmer qu'il existe au moins quatre aqueducs dans la vallée de la Gère. Ils nous apportent également la preuve que le point de captage de l'aqueduc trouvé chez M. Grangeon est situé au moins deux kilomètres en amont de Gémens, puisqu'un plan retrace son parcours jusqu'au lieu-dit "Aiguebelle". Enfin, ces documents représentent une aide précieuse pour localiser les vestiges sur le terrain.

(14) La liste des tronçons que nous avons établie lors de notre travail sur les aqueducs est bien entendu loin d'être exhaustive et cette étude se poursuit actuellement. Aussi, toutes personnes pouvant nous apporter des renseignements complémentaires seront les bienvenues, sachant que nous avons déjà relevé les points suivants : à Eyzin-Pinet, section cadastrale AE, entre les routes départementales 41 et 41 C; à Jardin, dans la vallée du ruisseau de Mourrand, et près de la tour de Montléans; à Estrablin au lieu-dit "l'Octroi", au confluent Gère-Suze et aux lieux-dits "La Tabourette" et "La Merlière" (regard), ainsi que tous les points de la vallée de la Gère cités ci-dessus. Contact au Service Régional de l'Archéologie (Tél. 74.53.24.66).



I. Harmonic des Établissements Réunis à Genève



L'Harmonie et la Direction des Établissements Réunis

Les réalisations sociales des Établissements PASCAL-VALLUIT entre les deux guerres

par Robert MICHALON

Dans le Bulletin n° 83 de 1988, Monsieur François RENAUD, a écrit un article intéressant traitant du "PATERNALISME" à Vienne entre les deux guerres à travers le journal "TRAIT D'UNION", bulletin mensuel publié au sein des Ets PASCAL-VALLUIT.

Il brossait un tableau rapide des différentes réalisations mises en place dans cette grande entreprise qui fut la plus importante fabrique textile de FRANCE dans sa spécialité.

Il étudiait l'orientation sociale et économique, la philosophie de ses dirigeants et par là du "grand patronat catholique français de cette époque".

En conclusion, il posait la question suivante "comment cette attitude patronale fut-elle reçue par ceux à qui elle était destinée ? Voilà l'autre volet du problème social à Vienne entre les deux guerres, à explorer...".

Il serait bien prétentieux de vouloir répondre d'une façon catégorique à cette question fort judicieuse, en quelques lignes.

Mais pourquoi ne pas essayer de l'explorer... à ma mesure, et d'expliquer la conception sociale de ces chefs d'entreprises, conception sans aucun doute marquée d'une formation chrétienne, qu'ils n'affichaient pas, mais inhérente à l'éducation reçue ?

Parmi ceux-ci, qu'il me soit permis de citer Paul MICHALON, co-gérant des Ets PASCAL-VALLUIT qui a largement participé, à la demande de ses associés et avec eux, à la mise en place de ces

œuvres sociales ce qui explique ma motivation sur cette question.

Avant de fonder une petite affaire textile, j'ai eu le loisir d'effectuer personnellement un stage dans cette entreprise, au cours duquel j'ai donc côtoyé l'ensemble du personnel, depuis les cadres, les agents de maîtrise, les contremaîtres, les chefs d'ateliers, les ouvriers, l'éventail complet de tous ceux qui assuraient la marche de cet énorme complexe.

J'ai gardé des relations, oserais-je dire des amitiés qui, bien sûr, au fil des années, se sont malheureusement "effritées", car nombreux sont les absents parmi ceux qui ont vécu cette période d'entre deux guerres.

Je peux affirmer ici, sans être contredit, et j'en ai eu très récemment confirmation par certains, que la grosse majorité du personnel, qui a vécu ces années au sein de la maison PASCAL-VALLUIT, en garde un excellent souvenir et juge favorablement tout ce qui a été réalisé sur le plan social.

Pour mieux comprendre dans quel esprit ont été entreprises ces "œuvres sociales" j'ai puisé quelques lignes dans une conférence donnée à LYON en 1923, par mon père, à la demande des industriels lyonnais.

"L'industriel, disait-il, n'a pas été assez clairvoyant. Il a été, dans les dernières années, avant la guerre, dépassé par l'accroissement de son industrie. Absorbé par son travail, il a trop souvent ignoré l'ouvrier. Poussée par les exigences de la production, l'industrie a désorganisé le foyer. Elle a pris tous les bras qui se présentaient, sans distinction de tailles, sans distinction de sexe. Elle a retenu de longues heures à l'atelier la mère de famille. Elle a exigé la présence des enfants, elle a désorganisé la famille".

"La guerre, par son frottement dans les tranchées, comme dans les usines, a appris à nous mieux connaître. Elle a ouvert les yeux des uns et des autres".

Aussi dès 1918, nous avons vu avec précision ce qui est notre but actuel : la famille d'abord.

Ces organisations sociales forment autour de l'usine et en son sein même une atmosphère sereine, où chacun peut trouver un complément d'éducation générale, une aide matérielle et morale.

Je vous livre, là, mon impression personnelle, résultat de cinq années d'observation et de réflexion...

Les maisons ouvrières se mettent en chantier, les jardins s'ouvrent, nos esprits évoluent...

Pour faire renaître l'esprit familial, il fallait :

- que la famille sorte des taudis
- qu'elle se plaise chez elle, consciente de son rôle,
- qu'elle puisse s'accroître,
- qu'elle se sente défendue.

Pour cela, nous avons construit, amélioré le logement, nous avons transformé les maisons acquises, amélioré l'hygiène, supprimé les cafés en achetant les fonds, mis l'électricité, l'eau. Créé 150 jardins ouvriers.

Au sein de la famille, nous nous sommes intéressés d'abord aux enfants.

Pour les filles

Cours professionnels, cours ménagers, cours de français, de couture, de puériculture.

La bibliothèque - l'Estudiantina de Mandolines - le groupe artistique.

Pour les garçons

Cours professionnels spécialisés : aide-gareurs, apprentis mécaniciens.

Groupe sportif - Société de Gymnastique - Basket Ball. La Société de Gymnastique l'A.S.E.R., de réputation nationale, se déplace dans toute la France où elle glane de nombreux trophées.

Pour les adultes

Le spectacle - groupe artistique des jeunes.

La musique - l'Harmonie groupe 50 exécutants qui a atteint rapidement un niveau qui lui permet d'aller chaque année, à leur demande, dans des villes d'eau : AIX - ANNECY - VICHY...

Pour la famille

Cadeaux au mariage. En 1920, 63 mariages.

Les allocations familiales ont été instituées à Vienne par le Syndicat Patronal de l'Industrie Textile, ainsi que la prime à la naissance.

En plus, PASCAL-VALLUIT crée la **Prime de repos** et d'allaitement

A la tête de ce service une Visiteuse de l'Enfance qui va, à domicile, visiter les enfants, guider l'allaitement, donner des soins.

Il faut aussi parler des consultations des nourrissons à partir de 1922 à l'Infirmierie de l'usine, puis les Garderies d'Enfants pour soulager les parents qui travaillent dans les ateliers.

Pour les adultes encore, une **retraite mensuelle** à partir de 55 ans d'âge et 25 ans de présence.

Un service médical gratuit deux fois par semaine, puis la visite à domicile des malades.

Secrétariat des familles

Un conseiller juridique vient une fois par semaine pour écouter, conseiller tous ceux qui le souhaitent (Pension militaire, indemnités des réfugiés, naturalisation).

La coopérative ouvrière, où peuvent s'approvisionner à bon compte les ouvriers sociétaires, qui fonctionne sous l'administration d'un conseil d'ouvriers. Elle s'appelle la PRÉVOYANTE.

Enfin, bien sûr, il faut citer la création du "TRAIT D'UNION", distribué gratuitement tous les mois au personnel, qui, comme son nom l'indique, crée un lien entre ce qui se vit à l'intérieur de l'entreprise, les joies (naissances, mariages), les peines (décès...), mais aussi apporte un complément de culture, d'information, d'ouverture sur l'extérieur.

Pour terminer cette longue énumération (tirée d'un précieux document d'archives) de ce qui a été créé au sein de cette grande entreprise, il y a maintenant 70 ans, on peut dire avec Monsieur François RENAUD, que l'un des objectifs de la direction était de "conserver à l'usine son recrutement" - c'est sans doute vrai. Quand il ajoute que le deuxième objectif était de "défendre le système capitaliste" alors je répèterai avec lui "qu'il ne faut pas perdre de vue qu'avant 1939 cette entreprise se substitua à la Ville insuffisante dans nombre de réalisations sociales de ce genre".

Mais on peut conclure, je crois, en disant que ces réalisations sociales avaient plus de 10 ans d'avance dans beaucoup de domaines et rendre hommage à ceux qui les ont mises en place.

Paternalistes? ... Je préfère dire, précurseurs, humanistes...

LES GROTTES DE CANCANNE

par Gabriel CHAPOTAT*

1 - D'anciennes carrières abandonnées

Les "grottes" de Cancanne sont situées sur la commune de Pont-Évêque (Isère), dans le quartier qui leur a donné son nom (carte d'E.-M. à 1/20000^e, Vienne n° 3, coordonnées : 62,9 - 800,4, altitude : 220-230 m.). Pour les atteindre, il faut emprunter la voie départementale n° 75 (ancien tracé), jusqu'à son embranchement avec la route des Guillemottes et de Serpaize, suivre celle-ci sur une centaine de mètres et prendre à droite le chemin qui conduit à la combe de la Perrière.

Elles se trouvent à la naissance du vallon sous la forme de deux impressionnantes cavités creusées dans le roc, l'une à l'extrémité du sentier qui prolonge le chemin, l'autre, d'accès difficile, un peu plus haut vers le nord-est.

Un rapide examen permet de se rendre compte qu'il ne s'agit pas de grottes mais d'anciennes carrières, en grande partie souterraines, formant des salles voûtées séparées par d'énormes piliers. Quant à essayer de dater le début de l'exploitation et son abandon, il faut provisoirement y renoncer en l'absence de documents précis ou de témoignages.

La première carrière est restée dans un état de fraîcheur remarquable. Les parois sont à l'aplomb. Visiblement la roche a été travaillée à la fine pointe, de manière à préparer la face avant le débitage et en même temps à assurer la sécurité. La hauteur est de dix mètres à l'entrée et de quinze mètres à l'intérieur; sans les déblais entassés dans deux salles d'environ trois cents mètres carrés d'aire totale, elle peut être évaluée à vingt mètres. Le front de taille, qui marque la fin de l'exploitation à ciel ouvert, a conservé des prises de charpente et deux niches triangulaires.

* Il s'agit de la reprise d'un article paru les 21, 28 Juin et 5 Juillet 1975 dans "Vienne Journal"

Subsiste en outre le terre-plein extérieur où, après le débitage et l'évacuation, maîtres et compagnons s'affairaient pour équarrir et appareiller les blocs (Fig. 1).



Fig. 1

Photo Jhan Bouvard

La première carrière vue de l'extérieur avec son terre-plein, son front de taille et son entrée monumentale.

La seconde carrière est plus vaste puisque, avec une hauteur sensiblement égale, elle occupe une aire deux fois supérieure. Elle revêt aussi un aspect différent. L'outil du carrier y a laissé sa trace, mais un abandon plus ancien après une exploitation plus poussée a permis au temps d'exercer ses ravages. Ici des lézardes se sont produites. Là des blocs informes détachés de la voûte couronnent les déblais.

L'entrée fait penser à un gigantesque portique en ruine.

II - Le matériau exploité

Il n'est pas rare d'entendre dire qu'autrefois les "grottes" de Cancanne ont fourni de la pierre de taille aux maîtres d'œuvre

viennois. Dans son *Histoire du Pays de Septème* (Vienne, Ogeret et Martin, 1905, p. 366), J.B. Bardin précise même : "C'est de là que furent tirées les pierres qui ont servi à la construction de la cathédrale Saint-Maurice".

Reconnaissons que l'importance des carrières, la proximité de la ville et la nature du matériau exploité inclinent à donner créance à de telles affirmations.

La roche est la molasse, signalée sur la carte géologique de Vienne à 1/50000^e par l'abréviation m², qui correspond à l'Helvétien-Tortonien. Elle se compose de sables calcaires plus ou moins consolidés en grès. Les bancs sableux croulent, le grès se maintient ferme et compact. Voilà pourquoi le front de taille et les piliers, pris dans la masse exploitable, sont restés à peu près intacts, tandis que les parties hautes se détérioraient.

Certes le matériau ainsi obtenu ne saurait prétendre à la qualité. Composé d'éléments d'inégale dureté, il résiste mal à l'action des agents atmosphériques : à sa surface, tôt au tard, les concrétions les plus "nerveuses" finissent toujours par faire saillie. Mais il offre l'avantage d'être facile à débiter et, une fois extrait, de durcir à l'air au fur et à mesure qu'il perd de son humidité. A cet égard, il se comporte exactement comme le tuffeau de Touraine.

La couleur jaunâtre de la molasse la rend facilement reconnaissable, surtout lorsqu'elle voisine, dans la construction, avec des blocs calcaires. Elle apparaît alors comme un matériau plus modeste, quoique la blondeur acquise sous l'action des rayons solaires se marie assez bien avec la blancheur de la noble pierre de choin (Fig. 2).

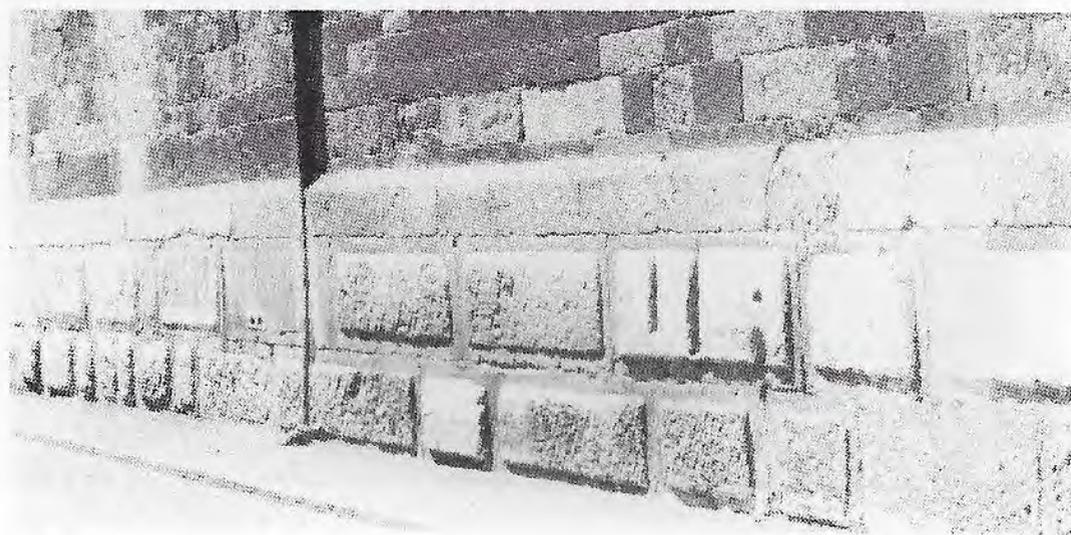


Fig. 2

Photo Jhan Bouvard

Sur la façade méridionale de la cathédrale Saint-Maurice, emploi simultané de blocs de calcaire et de blocs de molasse : les premiers à la base, pour rendre l'assise plus solide et surtout pour isoler les seconds de l'humidité du sol.

D'où provient la molasse ?

Poser la question c'est donner l'occasion au géologue de se livrer à une captivante démonstration.

III - L'origine de la molasse

La molasse, telle qu'elle se présente à Cancanne, a été déposée par la mer miocène à peu près au milieu de l'ère tertiaire, avant la transgression marine du pliocène inférieur, les remblaiements lacustres et fluviatiles, l'avancée glaciaire de l'ère quaternaire et l'installation du Rhône et de ses affluents.

De nombreux fossiles marins attestent : des Pecten ou coquilles Saint-Jacques, des gastéropodes, de petits coraux et principalement des bryozoaires, animaux qui ont vaguement l'aspect de mousses, vivent dans des logettes calcaires et fréquentent encore les mers actuelles (Fig. 3).

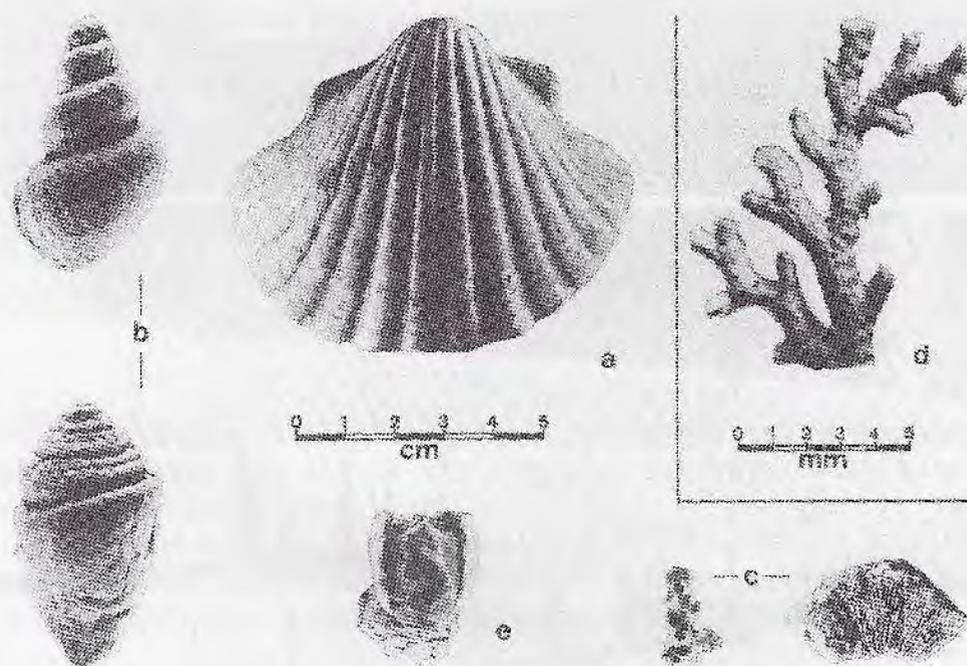


Fig. 3
Fossiles trouvés couramment dans la molasse : a, Pecten; b, gastéropodes (en haut, Euthria, en bas, Conus); c, coraux (à droite, Flabellum, à gauche, Dendrophilia); d, bryozoaire. Autre type de fossile : e, Balane.

Cliché Estéro

La mer miocène couvrait certaines parties du bassin occidental de la Méditerranée et, de plus, elle occupait une fosse relativement étroite, d'à peu près cent kilomètres de largeur, entre le Massif Central et les Alpes. Empiétant sur le Massif Central, dont Vienne et son arrière-pays font géologiquement partie jusqu'au lieu-dit la Tabourette, le secteur de la Perrière revêt un intérêt exceptionnel : à quatre cents mètres au sud des carrières, sur le parcours de la route des Guillemottes et de Serpaize, il abrite une falaise fossile, de roches primaires, qui marque la limite ouest de la mer ancienne (Fig. 4).

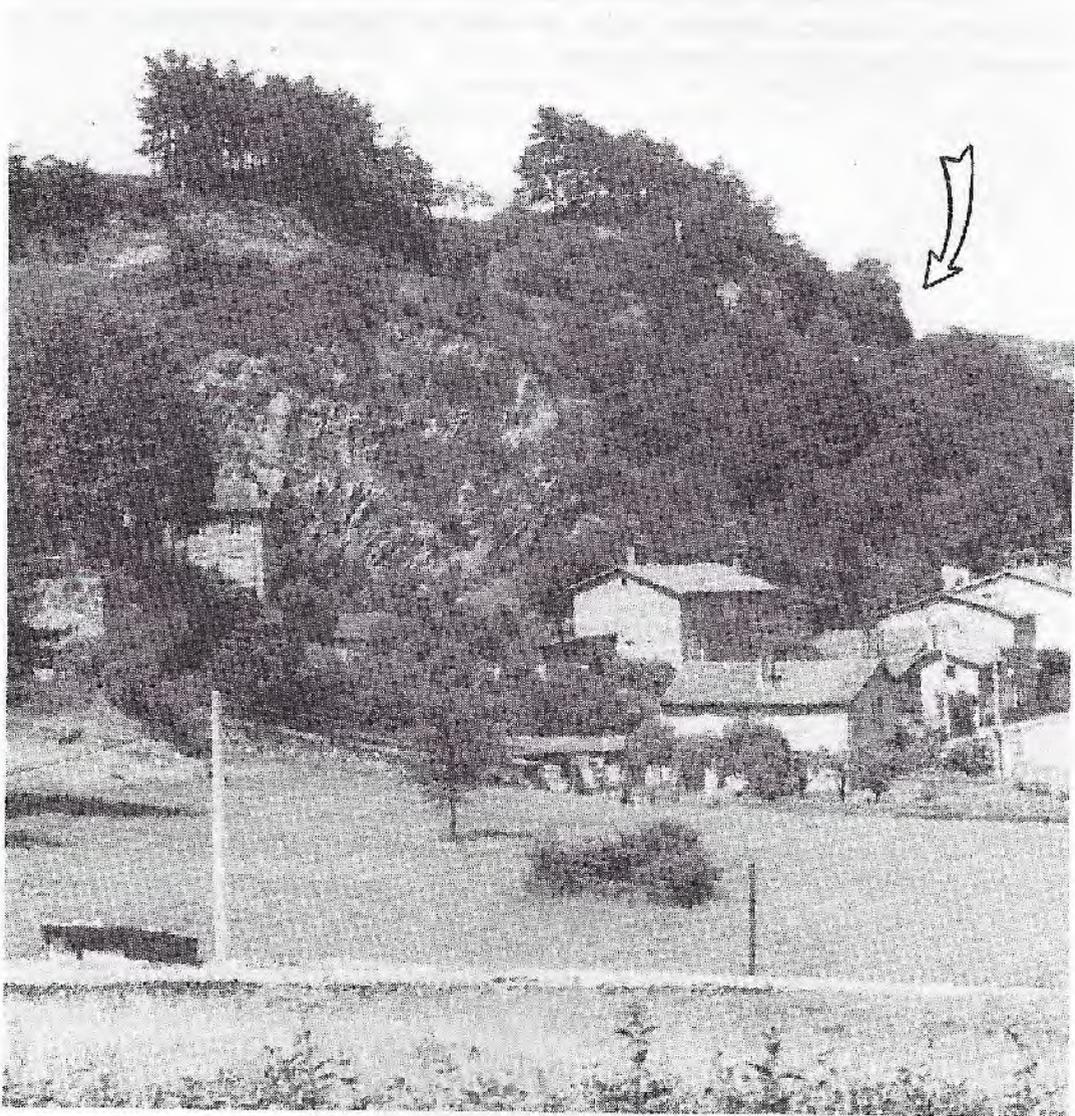


Fig. 4

Photo Jhan Bouvard

Vue générale du socle primaire du secteur de la Perrière. La flèche indique la partie qui, au-dessus de la route des Guillemottes et de Serpaize, a le mieux conservé l'aspect de falaise fossile. C'est une surface lisse, sombre (parce que couverte d'un enduit ferrugineux), que la molasse a protégée de l'action des agents atmosphériques et de l'ingérence de l'homme.

D'autres vestiges aident à ressusciter le paysage et le milieu disparus depuis quinze millions d'années.

Ce pointement rocheux, dominant la prairie, fut un îlot ou un écueil "sous-marin" en avant du rivage. Et ces petits fossiles à l'enveloppe glandiforme, où se distinguent encore plaques, membrane et délicat opercule, représentent les crustacés Cirripèdes du nom de Balanes, abandonnés sur le rocher depuis le retrait de la mer.

Après la reconnaissance des "grottes" de Cancanne, suivons donc le géologue.

Il nous invite à l'observation et à la découverte, le long de l'ancienne falaise, dressée jadis devant les vagues déferlantes et les houles et l'oscillation des marées.

Les "grottes" de Cancanne présentent certains dangers. Celle du nord-est, en particulier, risque de s'effondrer.

Il est recommandé de ne pas y pénétrer.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »

Président d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur, Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées de Vienne

M. François LEYGE - Conservateur du Musée de St-Romain-en-Gal

M. Hugues SAVAY-GUERRAZ - Archéologue départemental

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur

Vice-Présidents : M^e Charles FRÉCON - Notaire - Vienne

M. Jean-François GRENOUILLER - Bibliothécaire

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - Vienne

M. François RENAUD - Professeur

Secrétaire Général : M^e Charles FRÉCON - Notaire - Vienne

Secrétaire-adjoint : M. Pierre GIRAUDO

Trésorière : Mme THEVENET

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M^e Jean ARMANET - Notaire - Vienne

M. Paul BLANCHON - Professeur - Vienne

Dr Marc CHALON - Sainte-Colombe

M. Roger DUFROID - Retraité - Vienne

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de Vienne

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - Sainte-Colombe-lès-Vienne

Mme Michel GUILLOT - Saint-Romain-en-Gal

M. Jean MELMOUX - Université - Lyon III

M. Jean PERRIOLAT - Chimiste - Vienne

Mme Maurice SEGUIN - Vienne

M. SONDAZ - Vienne

M. Jean VAGANAY - Industriel - Vienne

SOMMAIRE DU N° 87 - 1992

- In Memoriam : Serge TOURRENC Fasc. 1
- Bibliographie viennoise par A. HULLO Fasc. 1
- Chronologie viennoise par François RENAUD Fasc. 1
- Une chapelle de Chasse aux États-Unis,
par Jean-François GRENOUILLER Fasc. 1
- Les sources viennoises de Monaco : Les péages du Rhône
au XVII^e siècle, par Philippe MARET Fasc. 1
- Un nouveau site pour la préhistoire et la protohistoire
à Beauvoir-de-Marc, par Philippe HENON Fasc. 1
- Recherches archéologiques à Saint-Romain-en-Gal, par
H. SAVAY-GUERRAZ, E. DELAVAL, J.-L. PRISSET,
O. LEBLANC et L. BRISSAUD Fasc. 2
- Description et histoire des places et voies publiques
de la ville de Vienne : Les quartiers sud,
par Roger DUFROID Fasc. 3
- Les aqueducs antiques de Vienne : les restaurations
au XIX^e siècle, par Claire MARCELLIN Fasc. 4
- Les réalisations sociales des établissements Pascal-Valluit
entre les deux guerres, par Robert MICHALON Fasc. 4
- Les grottes de Cancanne, par Gabriel CHAPOTAT ... Fasc. 4